

FROISSART.

Parmi les auteurs dont les ouvrages ont mérité de vivre, il en est dont le nom rappelle d'abord des actions plutôt que des vérités, et l'intérêt qui s'attache à ceux-ci prend en grande partie sa source dans l'effet produit par celles-là. Les mémoires de Jules César (auxquels on s'obstine si courageusement à donner le titre de *Commentaires*) ne seraient guère connus que des érudits de profession, s'ils étaient l'œuvre de quelque chef de légion, et non du conquérant des Gaules, du vainqueur de Pharsale, du génie fatal et suprême qui renversa l'ordre



Froissard

politique établi depuis des siècles dans le pays qu'il venait d'agrandir, enfin d'un des plus puissants destructeurs dont le monde ait conservé la mémoire. Les élucubrations du philosophe de Sans-Souci n'auraient pour lecteurs qu'un petit nombre de curieux, si la main qui traça ces pages froidement et sèchement spirituelles n'eût aussi tracé les plans de campagne d'où sortit l'une des premières monarchies de l'Europe. — Il est une autre classe d'écrivains dont l'existence individuelle est peu connue, parce que leurs seuls actes d'une importance générale et durable ont été des livres, et dont l'histoire n'est guère que celle de leurs ouvrages. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'homme dont nous allons parler.

Jean, ou, pour ceux qui préfèrent cette forme, Jehan Froissart naquit à Valenciennes vers l'an 1335, ainsi qu'on le voit par un passage du troisième livre de ses chroniques, et non en 1337, comme on l'a dit, par une singulière erreur de supputation, dans la dernière édition de ses œuvres. Les penchants qu'il manifesta dès son enfance et qu'il conserva durant toute sa vie, nous sont révélés par lui-même, de manière à nous expliquer également les heureuses qualités et les brillants défauts de ses ouvrages historiques. Nul écrivain, nul homme peut-être, n'a jamais reçu plus fortement et plus fidèlement reproduit l'empreinte de son époque. Même avant d'être parvenu à l'adolescence, il se sentait irrésistiblement entraîné vers les plaisirs et les exercices auxquels se livrait alors la noblesse; l'amour, ou du moins la galanterie, la chasse, les tournois, la musique et la danse, enfin tout ce qu'embrassait *le gai savoir*, était exclusivement les objets de ses désirs et de

ses pensées *. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, ce qui alors, heureusement pour lui, n'entraînait pas le renoncement absolu à toutes les voluptés mondaines. Il fit en conséquence les études nécessaires à un *clerc*, non sans de fréquentes distractions, causées par la lecture des romans de chevalerie, remplis d'exploits amoureux ou guerriers qu'il imitait à sa manière, en offrant de petits cadeaux aux jeunes *batchelettes*, et engageant avec les garçons de son âge des luttes dont il sortait tantôt battant, tantôt battu, mais jamais découragé, comme il convenait à l'émule des paladins du moyen âge. Ainsi se formèrent en lui (à l'exception des aventures belliqueuses, dont il ne fut que le narrateur) ce caractère à la fois ardent et facile, cet esprit porté à la tendresse non moins qu'à l'enjouement, qui devaient pleinement justifier les

· En mon jouvent, tous tels estoie
 Que trop volontiers m'esbatoie ;
 Et tels que fui, encor le sui ;....
 Très que n'avoie que douse ans,
 Estoie forment goulousans
 De véoir danses et carolles,
 D'oïr menestrels et parolles
 Qui s'apertiennent a deduit,
 Et de ma nature entroduit
 Que d'amer par amour tous ceaulx
 Qui ament et chiens et oiseaulx...
 On ne m'en doit mies blasmer
 S'à ce est ma nature encline,
 Car en pluisours lieux on decline
 Que toute joie et toute honnours
 Viennent et d'armes et d'amours.

(*Espinette amoureuse*).

paroles qu'il attribue à Vénus dans une de ses gracieuses fictions¹. Tel était Jean Froissart, lorsque, parvenu à l'âge de vingt ans, commençant à mêler aux fantaisies de l'imagination des travaux plus sérieux, il entreprit, à la demande de messire Robert de Namur, « son chier maistre et seigneur, » d'écrire l'histoire de son temps. Il prit pour guide et pour modèle dans cette entreprise Jean Le Bel, chanoine du chapitre de Saint-Lambert à Liège, qui s'était livré au même travail, et dont il parle avec un grand éloge. Il se borna d'abord à revoir et à compléter les écrits de ce vénérable personnage, et ce fut cette œuvre remaniée qu'en 1361 il alla présenter à madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, qui l'accueillit très favorablement et demeura sa constante protectrice. Pendant cinq années il fut attaché à l'hôtel de la reine, comblé des bienfaits de cette princesse, qu'il récréait « de beaux ditties et traités amoureux, » bien vu du roi Édouard, et, par suite, entouré de la faveur des princes et des nobles, dont il recevait « tout honneur, largesse et profit, » outre l'avantage, si précieux pour son insatiable et naïve curiosité, de pouvoir s'enquérir auprès d'eux des événements plus ou moins mémorables auxquels ils

¹ « D'amours la dame et la déesse

Vers moi vint et dist : ...

« Vis tant que poes d'or en avant ;

« Mès tu auras, tout ton vivant,

« Coer gai, joli et amoureux :

« Tenir t'en dois pour ewoureux (*heureux*)...

« Et il te vault trop mieuls avoir

« Plaisance en coer que grant avoir :

« Avoir se pert, et joie dure. »

(*Espinette amoureuxse*).

avaient assisté ou participé. Ce fut à l'aide de ces renseignements qu'il commença la rédaction de la partie des *Chroniques* qui lui appartient en propre. L'an 1363, il se rendit en Écosse dans le même but et avec le même succès. Revenu à Londres, il y composa une ballade ou plutôt une complainte au sujet du roi Jean, vaincu et pris à la funeste journée de Poitiers. En 1366 et l'année suivante, il suivit à Bordeaux le prince de Galles, si fameux sous le nom de *Prince Noir*, qu'il se proposait d'accompagner en Espagne, où ce héros allait soutenir la cause de Pierre de Castille contre Transtamare, qu'appuyait un autre héros, Bertrand du Guesclin : mais, par des motifs que l'auteur n'explique pas, ce projet fut abandonné, et Froissart retourna en Angleterre. Peu après il partit pour l'Italie, et fut présent aux noces de Lionel, duc de Clarence, avec la fille du duc de Milan, Galéas Visconti. A ces fêtes somptueuses assista aussi Geoffroi Chaucer, le poète anglo-normand, imitateur imparfait, mais non pas inhabile, du *Décameron* de Boccace dans ses *Contes de Canterbury*; enfin Pétrarque complétait ce triumvirat littéraire, où la Belgique, comme on voit, était convenablement représentée. Froissart parcourut ensuite divers États de l'Italie, puis revint par l'Allemagne dans son pays, où il ne fit cependant pas un long séjour. Ce fut vers ce temps qu'il perdit sa bonne protectrice, la reine Philippe; et cet événement, qui devait influencer défavorablement sur ses relations avec l'Angleterre, parut d'abord apporter un grand changement dans son existence. C'est en effet vers cette époque qu'il fut nommé à la cure de Lessines; mais les austères devoirs du pasteur, la vie simple et uniforme du presbytère, ne

pouvaient se concilier avec son esprit poétique, ses habitudes de courtisan, et son goût pour les pérégrinations lointaines, qui d'ailleurs offraient tant d'aliments à son avide curiosité. Il nous apprend toutefois qu'en 1370 il était à Bruxelles, où il vit Wenceslas, duc de Brabant, en l'honneur duquel, deux ans après, il composa une *pastourelle*, pour célébrer l'heureux retour de ce prince, qui peu auparavant avait été vaincu et fait prisonnier par le duc de Juliers, à la bataille de Bastweiler. Le caractère et les penchants de Wenceslas, souverain dissipé, prodigue et voluptueux, sympathisaient fort avec le naturel, et, comme on dirait aujourd'hui, les *antécédents* de Froissart : aussi s'attachait-il sérieusement au bon duc, qui joignait à toutes ces heureuses qualités celle de *rhymeur*, et dont les poésies, jointes à celles du chroniqueur, forment le recueil intitulé *Meliadus*. Après la mort de ce nouveau protecteur (1383), il passa au service de Guy, comte de Blois, autre seigneur non moins courtois et généreux. Quelques années plus tard, il alla rendre visite au magnifique et puissant Gaston, comte de Foix et de Béarn, dont la cour était l'endroit le mieux choisi « pour être informé de toutes nouvelles, » à cause du grand nombre de chevaliers et autres nobles personnages qu'attiraient la renommée de ce prince et la splendeur de ses fêtes. Ce fut effectivement là que le curieux investigateur recueillit ses plus merveilleuses légendes, racontées par lui avec une naïveté si gracieuse et si poétique. Nous ne le suivrons pas dans ses excursions ultérieures à travers diverses provinces, où il se montre toujours le même, chevauchant, s'enquérant, écrivant, festoyant, et entremêlant ses travaux historiques

de ballades, de pastourelles, de chansons, jeux accoutumés de son imagination souvent trop féconde et trop facile. Nous le retrouvons en 1392 à Paris, puis deux ans après en Angleterre, où il reçut un favorable accueil de Richard II, et où il fit un séjour assez long. Le récit de la fin tragique de ce monarque, assassiné dans la Tour de Londres par des agents de l'usurpateur Bolingbroke, qui lui succéda sous le nom de Henri IV, termine à peu près les chroniques de Froissart, lesquelles, par conséquent, s'arrêtent vers l'année 1400. Cette circonstance a fait croire à plusieurs qu'il avait cessé de vivre vers cette époque, opinion partagée par l'auteur de l'excellent article publié sur ce personnage dans la *Biographie Universelle*, mais évidemment erronée, puisque Froissart a mentionné dans ses chroniques la déposition du pape Bénédict (Benoît XIII), laquelle eut lieu en 1409¹. Il n'est donc pas douteux que notre chroniqueur n'ait vu les premières années du quinzième siècle, période fertile en évènements non moins remarquables que ceux qu'il a retracés. Il devait alors avoir environ 76 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Chimay, dont il était chanoine, et en outre trésorier de la collegiale. Une note, communiquée à l'éditeur des *Chroniques* par M. le prince de Chimay, il y a quelques années, porte que les recherches faites pour retrouver le lieu précis de la sépulture de l'historien ont été inutiles : mais il conviendrait de mieux constater ce fait, dans nos jours où la Belgique, redevenue nation, s'attache à raviver la mémoire des hommes supérieurs qu'elle a produits. Au surplus, le

¹ M. Buchon rapporte cet évènement à l'année 1408 : mais ce fut au concile de Pise, tenu l'année suivante, qu'eut lieu cette déposition.

grand peintre des faits et des mœurs du moyen âge n'a pas manqué de panégyristes ; nombre de poésies latines , selon l'usage des temps postérieurs, furent consacrées à sa louange, et dans l'une d'elles, il est appelé *l'honneur et la gloire des Gaules* : ce qui, vu les habitudes pompeuses du style lapidaire, ne doit pas sembler trop hyperbolique.

Considéré comme inventeur, Froissart ne s'élève pas au-dessus de la plupart des trouvères de son temps, et se montre même inférieur à quelques-uns d'entre eux. Il n'a ni la tendresse mélancolique de Charles d'Orléans, qu'à la vérité il précéda d'environ un demi-siècle, ni la franche verve et l'allure originale de Thibaut, comte de Champagne, ni la variété d'Eustache Deschamps (grand voyageur, comme Froissart), bien que le deuxième lui soit très-antérieur. Poète dans ses récits historiques, où il n'a pas le fond à créer, il est souvent prosaïque dans ses vers, tellement qu'on s'étonnerait d'y rencontrer une pareille indigence de pensées et de sentiments, si l'on ne songeait que l'auteur suivait la cour et n'était inspiré que par la circonstance. Mais dans les vers dont la source était en lui-même, on trouve des idées heureuses, de jolis détails, surtout beaucoup de naturel et d'abandon, quoiqu'il abuse de la mythologie, comme on le faisait alors et comme on l'a fait trop longtemps après. C'est dans sa prose, nous le répétons, que Froissart est poète ; il a les qualités qui font le poète : l'imagination, quelquefois la sensibilité, toujours le mouvement et la couleur. N'y cherchez pas, cela serait absurde, ce qui ne pouvait exister de son temps : l'appréciation philosophique des hommes et des choses, comme on dirait aujourd'hui, la logique des

faits, la saine critique : encore moins la *synthèse*, ce procédé chimique appliqué à l'histoire, que l'on croit sincèrement une découverte contemporaine, bien que Montesquieu et surtout Bossuet semblent s'en être doutés ; n'y cherchez pas même des pensées fortes et profondes : tout cela n'était ni de son époque ni dans sa nature. Le véritable historien devait venir plus tard : or, pour mériter ce titre, il fallait un politique et non un trouvère, un observateur et non un enthousiaste, le conseiller de Louis XI, et non le commensal de la bonne reine Philippe. Acceptez donc Jean Froissart tel qu'il est, conteur ingénu et par-là même intéressant, partial à son insu, parce qu'il se passionne pour son sujet ou son héros, grand enfant plein d'esprit et de curiosité, avide de l'extraordinaire, épris du merveilleux, crédule comme Hérodote, avec qui il a quelque rapport, au reste parfaitement insoucieux du sort des peuples, c'est-à-dire des dix-neuf vingtièmes du genre humain, ne voyant et n'admirant que les belles *chevauchées* qui décimaient l'Europe, et le faste princier qui la ruinait ; sans vrai patriotisme, parce que pour en avoir il faut être quelque peu démocrate ; enfin ne poursuivant et ne prisant que ce qui ressort et ce qui reluit, toujours comme les enfants et les poètes. Narrateur sans ordre et sans méthode, dépourvu d'instruction solide et de véritable moralité, sans être pour cela ni dur ni pervers, Froissart est attachant, parce qu'il est naturel, animé, enthousiaste, qu'il dit avec chaleur et avec candeur les choses qu'il a vues, bien qu'il ne lui arrive guère de les juger sainement ; et, sans trop le savoir peut-être, il a fait un livre aussi instructif que curieux : car ce livre est le miroir de son temps.

Panthéon national.

LES
BELGES ILLUSTRÉS,

PAR

MR. A. BARON. BURGGRAEVE,
EUGÈNE GÉNS, CHARLES HEN, HUET, VICTOR JOLY, LESBROUSSART, MORREN, QUETELET,
EUGÈNE ROBIN, FÉLIX STAPPAERTS,
ANDRÉ VAN HASSELT, LE BARON DE REIFFENBERG, LOUIS DE SELLENHOFF.

TROISIÈME PARTIE.



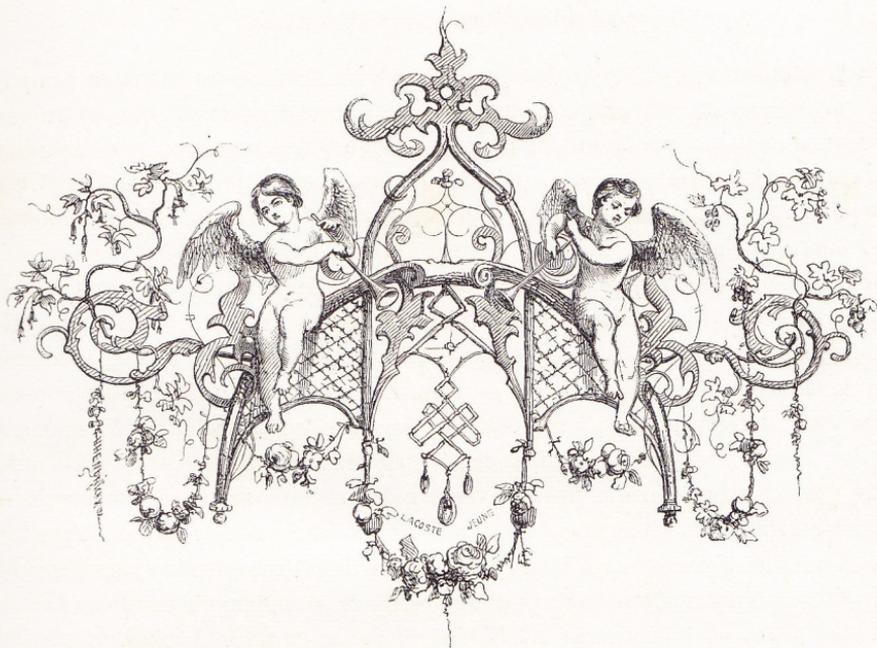
BRUXELLES.
LIBRAIRIE NATIONALE : A. JAMAR ET CH. HEN,
RUE DES MINIMES, 8 BIS.

1845



HENDRICKX DEL.

ANDREA BESILFLOIR



FROISSART.



Parmi les auteurs dont les ouvrages ont mérité de vivre, il en est dont le nom rappelle d'abord des actions plutôt que des écrits, et l'intérêt qui s'attache à ceux-ci prend en grande partie sa source dans l'effet produit par celles-là. Les mémoires de Jules César (auxquels on s'obstine si courageusement à donner le titre de *Commentaires*) ne seraient guère connus que des érudits de profession, s'ils étaient l'œuvre de quelque chef de légion, et non du conquérant des Gaules, du vainqueur de Pharsale, du génie fatal et suprême qui renversa l'ordre politique établi depuis des siècles dans le pays qu'il venait d'agrandir, enfin d'un des plus puissants destructeurs dont le monde ait conservé la mémoire. Les élucubrations du philosophe de Sans-Souci n'auraient pour lecteurs qu'un petit nombre de curieux, si la main qui traça ces

pages froidement et sèchement spirituelles n'eût aussi tracé les plans de campagne d'où sortit l'une des premières monarchies de l'Europe. — Il est une autre classe d'écrivains dont la vie individuelle est peu connue parce que leurs seuls actes d'une importance générale et durable ont été des livres, et dont l'histoire n'est guère que celle de leurs ouvrages. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'homme dont nous allons parler.

Jean, ou, pour ceux qui préfèrent cette forme, Jehan Froissart naquit à Valenciennes vers l'an 1333, comme on le voit par un passage du troisième livre de ses chroniques, et non en 1337, comme on l'a dit, par une singulière erreur de supputation, dans la dernière édition de ses œuvres. Les penchants qu'il manifesta dès son enfance et qu'il conserva durant toute sa vie nous sont révélés par lui-même, de manière à nous expliquer également les heureuses qualités et les brillants défauts de ses ouvrages historiques. Nul écrivain, nul homme peut-être, n'a jamais reçu plus fortement et plus fidèlement reproduit l'empreinte de son époque. Même avant d'être parvenu à l'adolescence, il se sentait irrésistiblement entraîné vers les plaisirs et les exercices auxquels se livrait alors la noblesse ; l'amour, ou du moins la galanterie, la chasse, les tournois, la musique et la danse, enfin tout ce qu'embrassait le *gai savoir* était exclusivement les objets de ses désirs et de ses pensées¹. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, ce qui alors, heureusement pour lui, n'entraînait pas le renoncement absolu à toutes les voluptés mondaines. Il fit en conséquence les études nécessaires à un *clerc*, non sans de fréquentes distractions, causées par la lecture des romans de chevalerie, remplis d'exploits amoureux ou guerriers qu'il imitait à sa manière, en offrant de petits cadeaux aux jeunes *bachelletes*, et engageant avec les garçons de son âge des luttes dont il sortait tantôt battant, tantôt battu, mais jamais découragé, comme il convenait à l'émule des paladins du moyen âge. Ainsi se formèrent en lui (à l'exception des aventures belliqueuses, dont il ne fut que le narrateur) ce caractère à la fois ardent et facile, cet esprit porté à la tendresse non moins qu'à l'enjouement, qui devaient pleinement justifier les

¹ En mon jouvent, tous tels estoie
 Que trop volontiers m'esbatoie :
 Et tels que fui, encor le sui ; ...
 Très que n'avoie que douze ans,
 Estoie forment goulousans
 De véoir danses et carolles,
 D'oïr menestrels et parolles
 Qui s'apertiennent a deduit,
 Et de ma nature entroduit
 Que d'amer par amour tous ceaulx
 Qui ament et chiens et oiseaulx...
 On ne m'en doit mies blasmer
 S'à ce est ma nature encline,
 Car en plusiours lieux on decline
 Que toute joie et toute honnours
 Viennent et d'armes et d'amours.

paroles qu'il attribue à Vénus dans une de ses gracieuses fictions ¹. Tel était Jean Froissart, lorsque, parvenu à l'âge de vingt ans, commençant à mêler aux fantaisies de l'imagination des travaux plus sérieux, il entreprit, à la demande de messire Robert de Namur, « son chier maistre et seigneur, » d'écrire l'histoire de son temps. Il prit pour guide et pour modèle dans cette entreprise Jean le Bel, chanoine du chapitre de Saint-Lambert à Liège, qui s'était livré au même travail, et dont il parle avec un grand éloge. Il se borna d'abord à revoir et à compléter les écrits de ce vénérable personnage, et ce fut cette œuvre remaniée qu'en 1361 il alla présenter à madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, qui l'accueillit très-favorablement et demeura sa constante protectrice. Pendant cinq années il fut attaché à l'hôtel de la reine, comblé des bienfaits de cette princesse, qu'il récréait « de beaux ditties et traités amoureux, » bien vu du roi Édouard, et, par suite, entouré de la faveur des princes et des nobles, dont il recevait « tout honneur, largesse et profit, » outre l'avantage, si précieux pour son insatiable et naïve curiosité, de pouvoir s'enquérir auprès d'eux des événements plus ou moins mémorables auxquels ils avaient assisté ou participé. Ce fut à l'aide de ces renseignements qu'il commença la rédaction de la partie des *Chroniques* qui lui appartient en propre. L'an 1363, il se rendit en Écosse dans le même but et avec le même succès. Revenu à Londres, il y composa une ballade ou plutôt une complainte au sujet du roi Jean, vaincu et pris à la funeste journée de Poitiers. En 1366 et l'année suivante, il suivit à Bordeaux le prince de Galles, si fameux sous le nom de *Prince Noir*, qu'il se proposait d'accompagner en Espagne, où ce héros allait soutenir la cause de Pierre de Castille contre Transtamare, qu'appuyait un autre héros, Bertrand du Guesclin : mais, par des motifs que l'auteur n'explique pas, ce projet fut abandonné, et Froissart retourna en Angleterre. Peu après il partit pour l'Italie, et fut présent aux noces de Lionel, duc de Clarence, avec la fille du duc de Milan, Galéas Visconti. A ces fêtes somptueuses assista aussi Geoffroi Chaucer, le poète anglo-normand, imitateur imparfait, mais non pas inhabile, du *Décameron* de Boccace dans ses *Contes de Canterbury*; enfin Pétrarque complétait ce triumvirat littéraire, où la Belgique, comme on voit, était convenablement représentée. Froissart parcourut ensuite divers États de l'Italie, puis revint par l'Allemagne dans son pays, où il ne fit cependant pas un long séjour. Ce fut vers ce temps qu'il perdit sa bonne protectrice, la reine Philippe; et cet événement, qui devait influer défavorablement sur ses relations avec l'Angleterre, parut d'abord apporter un grand changement dans son existence. C'est en effet vers cette époque qu'il

¹ D'amours la dame et la déesse
 Vers moi vint et dist : ...
 « Vis tant que poes d'or en avant :
 « Mès tu auras, tout ton vivant,
 « Coer gai, joli et amoureux :
 « Tenir t'en dois pour ewoureux (*heureux*).
 « Et il te vault trop mieuls avoir
 « Plaisance en coer que grant avoir :
 « Avoir se pert, et joïe dure. »

fut nommé à la cure de Lessines ; mais les austères devoirs du pasteur, la vie simple et uniforme du presbytère, ne pouvaient se concilier avec son esprit poétique, ses habitudes de courtisan, et son goût pour les pérégrinations lointaines, qui d'ailleurs offraient tant d'aliment à son avide curiosité. Il nous apprend toutefois qu'en 1370 il était à Bruxelles, où il vit Wenceslas, duc de Brabant, en l'honneur duquel, deux ans après, il composa une *pastourelle* pour célébrer l'heureux retour de ce prince, qui peu auparavant avait été vaincu et fait prisonnier par le duc de Juliers, à la bataille de Bastweiler. Le caractère et les penchants de Wenceslas, souverain dissipé, prodigue et voluptueux, sympathisaient fort avec le naturel, et, comme on dirait aujourd'hui, les *antécédents* de Froissart : aussi s'attachait-il sérieusement au bon duc, qui joignait à toutes ces heureuses qualités celle de *rhymeur*¹, et dont les poésies, jointes à celles du chroniqueur, forment le recueil intitulé *Meliadus*. Après la mort de ce nouveau protecteur (1383), il passa au service de Guy, comte de Blois, autre seigneur non moins courtois et généreux. Quelques années plus tard, il alla rendre visite au magnifique et puissant Gaston, comte de Foix et de Béarn, dont la cour était l'endroit le mieux choisi « pour être informé de toutes nouvelles, » à cause du grand nombre de chevaliers et autres nobles personnages qu'attiraient la renommée de ce prince et la splendeur de ses fêtes. Ce fut effectivement là que le curieux investigateur recueillit ses plus merveilleuses légendes, racontées par lui avec une naïveté si gracieuse et si poétique. Nous ne le suivrons pas dans ses excursions ultérieures à travers diverses provinces, où il se montre toujours le même, chevauchant, s'enquérant, écrivant, festoyant, et entremêlant ses travaux historiques de ballades, de pastourelles, de chansons, jeux accoutumés de son imagination souvent trop féconde et trop facile². Nous le retrouvons en 1392 à Paris, puis deux ans après en Angleterre, où il reçut un favorable accueil de Richard II, et où il fit un séjour assez long. Le récit de la fin tragique de ce monarque, assassiné dans la Tour de Londres par des agents de l'usurpateur Bolingbroke, qui lui succéda sous le nom de Henri IV, termine à peu près les chroniques de Froissart, lesquelles, par conséquent, s'arrêtent vers l'année 1400. Cette circonstance a fait croire à plusieurs qu'il avait cessé de vivre vers cette époque, opinion partagée par l'auteur de l'excellent article publié sur ce personnage dans la *Biographie Universelle*, mais évidemment erronée, puis-

¹ Le moyen âge nous a laissé deux romans qui portent ce titre. Le premier, plus connu sous le nom de *Meliadus de Leonnoys*, est attribué à un écrivain fort peu connu du reste, Rusticien de Pise, qui florissait vers la fin du XIII^e siècle. Il appartient au cycle d'Arthur et du Graal, et il en existe deux éditions, l'une française, l'autre italienne. Le second, qui est de Froissart, est le *Meliador ou Chevalier du soleil d'or*, dont il est question ici. Il se rattache également aux romans de la Table ronde. On en connaît un troisième, qui appartient à l'époque de la renaissance. Il est intitulé *Meliadus, chevalier de la croix*, et raconte les faits et gestes d'un héros fabuleux, issu de *Maximien, trespuissant empereur Dallemaigne, et de Dyogène sa femme, fille au roy de Polonye*. V. GRASZE, *die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, p. 240-243.

(Note de la Direction.)

² Les poésies de Froissart, qui ne nous étaient connues que par quelques fragments que Sainte-Palaye et Goujet avaient publiés, ont été éditées en 1829 sous le titre de *Poésies de J. Froissart, extraites de deux manuscrits de la bibliothèque du roi et publiées pour la première fois par J. A. Buchon*.

(Note de la Direction.)

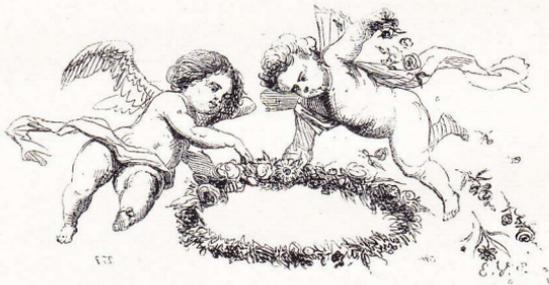
que Froissart a mentionné dans ses chroniques la déposition du pape Bénédict (Benoît XIII), laquelle eut lieu en 1409¹. Il n'est donc pas douteux que notre chroniqueur n'ait vu les premières années du xv^e siècle, période fertile en événements non moins remarquables que ceux qu'il a retracés. Il devait alors avoir environ 76 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Chimay, dont il était chanoine et en outre trésorier de la collégiale. Une note, communiquée à l'éditeur des *Chroniques* par M. le prince de Chimay, il y a quelques années, porte que les recherches faites pour retrouver le lieu précis de la sépulture de l'historien ont été inutiles : mais il conviendrait de mieux constater ce fait, dans nos jours où la Belgique, redevenue nation, s'attache à raviver la mémoire des hommes supérieurs qu'elle a produits. Au surplus, le grand peintre des faits et des mœurs du moyen âge n'a pas manqué de panégyristes ; nombre de poésies latines, selon l'usage des temps postérieurs, furent consacrées à sa louange, et dans l'une d'elles il est appelé *l'honneur et la gloire des Gaules* : ce qui, vu les habitudes pompeuses du style lapidaire, ne doit pas sembler trop hyperbolique.

Considéré comme inventeur, Froissart ne s'élève pas au-dessus de la plupart des trouvères de son temps, et se montre même inférieur à quelques-uns d'entre eux. Il n'a ni la tendresse mélancolique de Charles d'Orléans, qu'à la vérité il précéda d'environ un demi-siècle, ni la franche verve et l'allure originale de Thibaut, comte de Champagne, ni la variété d'Eustache Deschamps (grand voyageur, comme Froissart), bien que le deuxième lui soit très-antérieur. Poète dans ses récits historiques, où il n'a pas le fond à créer, il est souvent prosaïque dans ses vers, tellement qu'on s'étonnerait d'y rencontrer une pareille indigence de pensées et de sentiments, si l'on ne songeait que l'auteur suivait la cour et n'était inspiré que par la circonstance. Mais dans les vers dont la source était en lui-même on trouve des idées heureuses, de jolis détails, surtout beaucoup de naturel et d'abandon, quoiqu'il abuse de la mythologie, comme on le faisait alors et comme on l'a fait trop longtemps après. C'est dans sa prose, nous le répétons, que Froissart est poète : il a les qualités qui font le poète : l'imagination, quelquefois la sensibilité, toujours le mouvement et la couleur. N'y cherchez pas, cela serait absurde, ce qui ne pouvait exister de son temps : l'appréciation philosophique des hommes et des choses, comme on dirait aujourd'hui, la logique des faits, la saine critique : encore moins la *synthèse*, ce procédé chimique appliqué à l'histoire, que l'on croit sincèrement une découverte contemporaine, bien que Montesquieu et surtout Bossuet semblent s'en être doutés ; n'y cherchez pas même des pensées fortes et profondes : tout cela n'était ni de son temps ni dans sa nature. Le véritable historien devait venir plus tard : or, pour mériter ce titre, il fallait un politique et non un trouvère, un observateur et non un enthousiaste, le conseiller de Louis XI et non le commensal de la bonne reine Philippe. Acceptez donc Jean Froissart tel qu'il est, conteur ingénu et par là même intéressant, partial à son insu, parce qu'il se passionne pour son sujet ou son héros, grand enfant plein d'esprit et de curiosité, avide de l'extraordinaire, épris du merveilleux, crédule

¹ M. Buchon rapporte cet événement à l'année 1408 : mais ce fut au concile de Pise, tenu l'année suivante, qu'eut lieu cette déposition.

comme Hérodote, avec qui il a quelque rapport; au reste parfaitement insoucieux du sort des peuples, c'est-à-dire des dix-neuf vingtièmes du genre humain, ne voyant et n'admirant que les belles *chevauchées* qui décimaient l'Europe, et le faste princier qui la ruinait; sans vrai patriotisme, parce que, pour en avoir, il faut être quelque peu démocrate; enfin ne poursuivant et ne prisant que ce qui ressort et ce qui séduit, toujours comme les enfants et les poètes. Narrateur sans ordre et sans méthode, dépourvu d'instruction solide et de véritable moralité, sans être pour cela ni dur ni pervers, Froissart est attachant, parce qu'il est naturel, animé, enthousiaste, qu'il dit avec chaleur et avec candeur les choses qu'il a vues, bien qu'il ne lui arrive guère de les juger sagement; et, sans trop le savoir peut-être, il a fait un livre aussi instructif que curieux, car ce livre est le miroir de son temps.

PII. LESBROUSSART.





FROISSART VISITANT LES RUINES D'UN ANCIEN CHATEAU.